

Face à la crise écologique : écologie libérale, décroissance ou écosocialisme ?

Hendrik Davi est membre de la commission Ecologie de la LCR

Le processus constituant du Nouveau Parti Anticapitaliste (NPA) réactive la nécessaire rencontre du Rouge et du Vert. En effet, parmi les militants du NPA, nombreux sont ceux pour qui l'engagement écologiste est fondamental. Dans le cadre de la construction du NPA, un appel spécifique à l'écologie a, par ailleurs, été lancé afin de renforcer ce mouvement.

Dans cet article, nous expliquerons pourquoi face à la crise écologique certaines réponses comme l'écologie libérale, peinture verte d'un véhicule désuet qui roule à tout allure, ou même la décroissance ne nous paraissent pas être des réponses satisfaisantes.

Le point de départ est que la crise écologique est bien réelle. Certains scientifiques prétendent encore le contraire. Nous devons battre en brèche ce discours qui nie cette réalité. Cette crise écologique comporte au moins quatre volets fondamentaux : les changements climatiques, la crise des ressources naturelles, l'extinction des espèces et la pollution globale (voir encadré). Ce qui caractérise cette crise, c'est la globalité, et la vitesse à laquelle les changements ont lieu. Une réelle réaction s'opère et des luttes sont très actives sur plusieurs sujets : les OGM, le nucléaire, la déforestation, les déchets et le climat. D'autre part, la crise écologique amplifie la crise sociale. Les tempêtes touchent encore plus les pays pauvres et les personnes les plus pauvres des pays riches. L'effet dévastateur de Katrina en Louisiane ou du récent cyclone en Birmanie le démontre. De même, les pollutions sont maintenant plus importantes dans les pays en voie de développement où nous exportons notre pollution. A ce titre l'exploitation de l'uranium au Niger par l'entreprise française AREVA est édifiante : manque de sécurité pour les travailleurs, produits radioactifs circulant dans toute la région et populations touaregs menacées d'être massivement déplacées.

Ce tableau, dressé les écologistes, apparaît souvent comme apocalyptique, mais une première erreur serait de se laisser décourager car « plus rien ne serait possible », ou de croire comme la *deep ecology*¹ que seule l'éradication de l'espèce humaine sauverait la planète. Le catastrophisme doit nous servir à faire réagir, pas à favoriser une passivité déprimée.

La crise écologique reconnue : une victoire idéologique insuffisante

Depuis peu, le discours dominant a intégré la crise écologique. D'abord la gauche réformatrice (les Verts et le PS), puis la droite (Lepage, Chirac et maintenant le Grenelle de l'environnement) et maintenant les entreprises développent un « discours écologique ». Le développement de ce discours est déjà la conséquence d'un certain succès *idéologique*² du mouvement écologiste grâce aux associations et parfois à des scientifiques. L'expertise scientifique mise au point par le GIEC³ en ce qui concerne le climat est un bel exemple d'expertise collective qui a permis **la prise de conscience**. Mais cette victoire idéologique de l'écologie a surtout été le fait de coups d'éclats comme les actions de José Bové ou de

¹ Courant de l'écologie politique anglo-saxonne.

² Idéologique au sens où cela a permis des prises de conscience et des changements dans le discours dominant, mais sans apporter de réponses concrètes aux problèmes.

³ GIEC : Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat créé en 1988 à la demande du G8, réunissant les 8 pays les plus riches.

Geenpeace, de luttes comme celles des faucheurs volontaires ou du maillage associatif (AMAP⁴). Notons que ces victoires idéologiques n'ont pas été obtenues à partir des organisations des salariés sur des bases de classe. Certains croyaient que cette dernière voie serait mécaniquement la bonne. Feenberg résume ainsi la pensée de Commoner, écologiste et syndicaliste américain des années 70 :

« Le rapport du capitaliste à l'environnement est déterminé par le profit à court terme et son habilité à en faire payer les frais par d'autres. Les contraintes écologiques sont souvent en conflit avec des stratégies commerciales de masse (...) ou bien elles menacent de bloquer des possibilités d'investissement (...). La position objective des travailleurs vis-à-vis de l'environnement est tout à fait différente parce que pour eux la pollution n'est pas un élément exogène mais endogène »⁵

En effet, les travailleurs n'ont pas intérêt à détruire l'environnement et sont les premiers à souffrir de sa dégradation dans leur travail ou dans leur cadre de vie. Pourtant, ce ne sont pas eux collectivement, qui se sont battus pour préserver l'environnement. La position objective ne mène pas mécaniquement à une conscience subjective des problèmes de l'écologie. Les salariés les plus pauvres sont aussi ceux qui sont les plus aliénés par le système consumériste notamment parce qu'ils en sont exclus. D'autre part, le chômage de masse a eu comme conséquence que les luttes sociales apparaissaient plus importantes que les luttes écologistes.

La conséquence de ce processus est que la victoire idéologique sur le constat (il existe une crise) n'est pas l'œuvre des outils d'émancipation habituels des luttes sociales. Cela nous montre que la lutte idéologique peut être gagnée par des moyens très divers et pourtant efficaces. Mais du coup la conscience écologiste porte en elle cette marque originelle. Cela explique aussi pourquoi pour une partie des écologistes, la lutte pour la préservation de l'environnement est avant tout une lutte individuelle, qui n'est pas contradictoire avec le système capitaliste. Si on a « gagné » sur **le constat**, on a perdu sur « **le pourquoi** » de la crise, la relation homme - nature est hélas plus souvent incriminée que le rôle du capitalisme et sur le « **que faire** » pour y remédier : le changement individuel de comportement est généralement proposé à la place d'un changement de société.

Le mouvement ouvrier est en partie responsable de cet échec, car il n'a pas fait à temps sienne cette question. La conséquence est que le problème commence à être reconnu, mais que les moyens avancés pour y remédier ne sont pas les bons. Les deux principaux écueils du mouvement écologiste sont la tentative de concilier capitalisme et écologie d'une part et l'importance du comportement individuel d'autre part. La conséquence est que la préservation de l'environnement risque de se faire aux dépens des salariés ou ne faire qu'accroître leur frustration par un discours moralisateur sur leurs comportements.

Face à la crise est-il possible de concilier intérêts capitalistes et préservation de l'environnement ?

La première divergence entre le courant écosocialiste et les autres courants écologistes réside dans la recherche des causes des crises écologiques. Une partie du mouvement incrimine le rapport entre l'homme et la nature, rapport technologique utilitariste qui expliquerait la prédation de l'homme sur l'environnement. Une autre partie incrimine le productivisme et la

4 AMAP : Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne

⁵ Ecologie et socialisme, Michael Löwy . (dir.), Editions Syllepse 2005

foi dans le progrès. La conséquence de ces analyses est une critique des comportements individuels ou des formes productivistes du capitalisme ou du socialisme (assimilé à l'exemple soviétique).

Pour nous, la crise écologique est globale, l'analyse des comportements individuels n'est donc pas le niveau d'échelle adéquate pour comprendre pourquoi les sociétés actuelles dérèglent les écosystèmes et le climat. Il faut regarder le fonctionnement des sociétés et notamment des moyens de production. Or la crise écologique apparaît contemporaine du développement du capitalisme, l'émission des gaz à effet de serres et l'industrialisation suivent des courbes parfaitement parallèles. Le capitalisme et la logique du profit, sont bien au cœur de cette crise écologique. Le productivisme et la société de consommation ne sont pas des nouvelles idéologies, elles sont des étapes indispensables au fonctionnement du capitalisme.

En effet, le capital est soumis à deux contradictions majeures qui expliquent sa nature prédatrice de l'environnement. La première contradiction est la **baisse tendancielle du taux de profit**⁶, il la surmonte en étant en perpétuelle expansion, c'est cette logique qui est à l'œuvre dans l'impérialisme, la marchandisation du vivant et l'augmentation effrénée des moyens de production. La seconde contradiction est la **réalisation de la plus value**, car une fois une marchandise créée il faut bien la vendre, c'est ce qui sous-tend la société de consommation. Il n'y a donc pas de capitalisme sans société de consommation avec une publicité de plus en plus présente et sans productivisme. Dans ce contexte, l'exploitation des matières premières notamment les énergies fossiles est indispensable au capitalisme. Ecologie, économie, guerres impérialistes apparaissent intimement liées.

La conséquence de ce raisonnement est qu'il est insuffisant pour le long terme d'obtenir des aménagements du système capitaliste pour préserver l'environnement. Or la caractéristique de *l'écologie libérale* est de proposer des solutions sans s'attaquer à la logique du profit. Dans ce contexte, celles-ci sont au mieux inefficaces au pire catastrophiques pour les salariés. Prenons quelques exemples :

- *Croyance dans le lobbying* : Les décideurs seraient mal informés, si on les informe ils prendront de bonnes décisions. Ce travail peut être efficace pour une lutte sectorielle mais comme intérêts capitalistes et écologie sont difficilement conciliables, aucun grand changement n'a été possible de cette manière.
- *Logique d'affichage* : Les industriels comme les politiques sont capables d'avoir un discours écologiste dénué de toute conséquence pratique. Au Grenelle de l'Environnement (2007), toutes les propositions ayant réellement des conséquences, comme les moratoires sur l'EPR, les OGM, les autoroutes et les incinérateurs ont été refusées.
- *Des taxes vertes* : Faute de pouvoir avoir des transports gratuits, on imagine taxer l'essence ou les déplacements (péage à l'entrée de Londres, taxe prohibitif dans les parcs naturels). Les pauvres trinquent, les riches continuent de polluer. Par ailleurs, si on ne change pas les infrastructures, ces taxes ne permettent pas une dépollution. Si c'était le cas

⁶ Marx l'expliquait ainsi « *Il faut bien que cet accroissement progressif du capital constant par rapport au capital variable ait nécessairement pour résultat une baisse graduelle du taux de profit général (...) le même nombre d'ouvriers, la même quantité de force de travail, que faisait travailler un capital variable, d'un volume de valeur donnée, mettra en mouvement dans le même laps de temps, par suite du développement des méthodes de production propre à la production capitaliste, une masse toujours plus grande de moyens de travail, de machines et de capital fixe de toute sorte, traitera et consommera productivement une quantité toujours plus grande de matières premières et auxiliaires - par conséquent il fera fonctionner un capital constant d'un volume en valeur en perpétuelle augmentation* » Marx, le Capital, Livre III, Chap XIII.

les hausses de cours du pétrole entraînerait une diminution mécanique de la consommation.

- *Marchandiser l'environnement* : Enfin, la plupart ont intériorisé la logique marchande selon laquelle, il faut donner une valeur marchande à l'environnement pour le protéger. Conséquence, on donne un prix à l'air, à l'eau et à la nature.

Parfois, le discours écologiste peut même être récupéré pour vendre des voitures 4x4, ou pousser à la décroissance des salaires mais pas celle des profits. Notre rapport à cette écologie est une unité sur le constat et sur certaines luttes. Mais d'un point de vue programmatique nous ne pouvons pas nous aligner sur leurs propositions et nous devons participer au développement d'une écologie qui soit capable de s'opposer au capitalisme libéral. Sur le long terme, il n'est pas impossible que les contraintes environnementales deviennent une véritable limite (3^{ème} contradiction) au capitalisme faute de matières premières et d'énergie.

Comportement individuel ou actions collectives : le vrai débat avec la décroissance

Un autre courant écologiste multiforme propose de changer les comportements et de revenir à une économie de proximité. Souvent, ces mêmes personnes se revendiquent de la décroissance et affichent la volonté d'appliquer dès maintenant des alternatives dans leurs vies. La décroissance est loin d'être un courant homogène, mais il a le mérite de critiquer le système capitaliste dans son ensemble. De nombreux auteurs marxistes critiquent à raison la notion même de décroissance. En fait, souvent il existe une incompréhension, la décroissance peut concerner l'aspect économique (% de PIB) ou matériel (quantité de matières ou d'énergie utilisées). Ce courant présente certains aspects positifs⁷ mais apportent des réponses insuffisantes.

Tout d'abord, il est indécent de parler de décroissance quand une majeure partie de l'humanité a du mal à se nourrir. Même en France, parler de décroissance à des jeunes des quartiers exclus de la consommation est mal vécu et ubuesque. Les tenants de la décroissance sont souvent une petite minorité qui à la chance de pouvoir s'extraire de la société notamment par un travail moins aliénant (professeurs, artistes, architectes, paysans...).⁸ D'autres éléments⁹ discutables se retrouvent chez certains penseurs de la décroissance : critique de la rationalité, spiritualisme béa vis-à-vis de la nature, délégitimation de l'action politique collective.

⁷ Serge Latouche explique que capitalisme et décroissance sont en pratique irréconciliable et il propose : « *Un programme réformiste de transition, tenant en quelques points, consisterait à tirer les conséquences de bon sens du diagnostic effectué. Par exemple : retrouver une empreinte écologique égale ou inférieure à une planète, c'est-à-dire une production matérielle équivalente à celle des années 1960-1970 ; internaliser les coûts de transport ; relocaliser les activités ; restaurer l'agriculture paysanne ; stimuler la « production » de biens relationnels ; réduire le gaspillage d'énergie d'un facteur 4 ; pénaliser fortement les dépenses de publicité ; décréter un moratoire sur l'innovation technologique, faire un bilan sérieux, et réorienter la recherche scientifique et technique en fonction des aspirations nouvelles.* ». Mais dans le même temps, il se refuse à imaginer un affrontement direct avec le capital inenvisageable selon lui et source de chaos. Le Monde Diplomatique. *Vers la décroissance Écofascisme ou écodémocratie*. Nov. 2005.

⁸ L'aliénation prend racine dans la dépossession du salarié des moyens de production et par ce fait des objectifs de production. Chaque matin le salarié arrive au travail. Il est chargé d'un certain nombre de tâches. A part s'il est cadre, il n'a aucune latitude ni pour choisir les tâches, ni sur le comment de les traiter, ni sur la manière d'organiser le travail. L'aliénation entraîne une dépersonnalisation, c'est aussi une source de la fétichisation de la marchandise.

⁹ Pour une critique, voir « *Les théories de la décroissance : enjeux et limites* » Jean-Marie Harribey. Cahiers français, « Développement et environnement », n° 337, mars- avril 2007, p. 20-26 1

Mais le plus grave est que les tenants de la décroissance tombent dans un moralisme culpabilisateur car la seule force de changement serait l'individu qui est souvent inefficace et non acceptable. Il faudrait manger bio, ne pas consommer dans les grandes surfaces, ne pas boire du coca... Enfin, la décroissance peut entretenir un système pour les pauvres (SEL) ou pour les riches (AMAP) sans changer fondamentalement ni l'ensemble du système, ni l'effet sur les écosystèmes. De plus la capitalisme peut hélas très bien se passer de la croissance du pouvoir d'achat de certaines populations.

Néanmoins, nous aurions tort de balayer d'un revers de main certains arguments de la décroissance. Quatre points doivent nous interpeller : Premièrement, la lutte idéologique passe aussi sur un questionnement non moralisateur sur les comportements (au sens de : Comment on vit ? Quelle est la place de l'accumulation matérielle ?). Ce questionnement est fécond et fortement anticapitaliste. Deuxièmement, la mise en place de techniques alternatives sous forme autogestionnaire est un point d'appui pour montrer qu'un autre monde est possible. Troisièmement, la critique des institutions comme l'école ou l'hôpital est intéressante même si elle est dangereuse. Ces structures ont une nature profondément ambivalente : elles sont un acquis des salariés apportant protection et éducation, mais elles sont aussi un outil de légitimation de l'ordre établi et du contrôle de la société¹⁰. Enfin, l'apport principal des tenants de la décroissance est de montrer que la planète ne peut supporter le développement économique actuel. **Une révolution socialiste, si elle est nécessaire ne sera pas suffisante, il faudra une révolution dans nos moyens de production et de consommation, ce qui passe par une révolution idéologique et technique.** La décroissance a au moins le mérite de pointer ce problème, car la décroissance de notre impact négatif sur l'environnement est elle absolument nécessaire.

En fait, le vrai débat qui va avoir lieu dans le NPA est la part de l'action collective et de l'action individuelle pour changer de société. Ne pas prendre sa voiture et faire en sorte que les autres fassent de même ou se battre pour des transports en commun gratuits. D'autre part, si l'action collective est choisie, on se rend rapidement compte que le salarié, y compris celui de Total, doit être un allié pas un ennemi. Le lien entre luttes sociales et luttes écologistes est alors indispensables. C'est à mon avis le possible apport des marxistes aux courants écologistes de ce type.

Conclusion

Les crises écologiques sont porteuses d'une prise de conscience anticapitaliste car l'environnement et l'alimentation touchent tout le monde. Les contradictions avec le système capitaliste qui pousse à la consommation sont flagrantes. Enfin, lors de certaines crises la solidarité mise en œuvre est aussi un point d'appui pour montrer qu'une autre société est possible. Le NPA doit donc absolument mettre l'écologie au cœur de son engagement, ce n'est pas une question en plus des autres, il faut trouver les bases d'un écosocialisme où socialisation des moyens de production, répartition des richesses et protection de l'environnement sont intimement liés.

En pratique, le NPA doit se donner quatre tâches : (1) être une courroie de transmission des luttes par le partage de l'information et en poussant à la convergence, (2) lier dans les luttes le

¹⁰ Ivan Illich, référence pour le courant de la décroissance, écrivait : « *L'opium des écoles a plus de force que celui des églises en d'autre temps. A mesure que l'esprit de la société se scolarise, les individus oublient qu'il est possible de vivre sans se sentir inférieur à autrui.* ».

social et l'écologie pour éviter l'écueil d'une écologie se faisant au dépend des salariés, (3) travailler sur les dossiers locaux écologiques (pollution des eaux, transports gratuits etc.), (4) refonder théoriquement un socialisme du XXI^{ème} siècle incorporant en son cœur l'écologie et une révolution des moyens de production.

Une politique écosocialiste ne peut être que globale, alliant économie, écologie, démocratie et internationaliste.

Hendrik Davi

La nature de la crise écologique

La crise climatique due à l'effet de serre est le premier élément de la crise écologique, c'est aussi le plus médiatisé en ce moment. Le principe est simple, certains gaz (présents naturellement dans l'atmosphère), absorbent le rayonnement infrarouge émis par la surface terrestre¹¹ et le rediffuse dans l'atmosphère en la réchauffant ainsi. Le CO₂ est le plus important de ces gaz, même s'il ne représente que 0.4% de la composition de l'atmosphère, sans lui la température serait de -19°C. L'effet de serre est connu depuis 1824, le mécanisme d'absorption du rayonnement infrarouge par le CO₂ a été démontré par J. Tyndall en 1860 et les premières estimations d'augmentation de température due à l'augmentation du CO₂ date de 1896. L'effet de serre est un mécanisme naturel mais qui a explosé avec la révolution industrielle due à la combustion massive de carbones fossiles (charbon, pétrole), qui entraîne une augmentation de ces gaz, et par là une augmentation de la température. La concentration en gaz carbonique a augmenté de 280 ppm à 390 ppm. L'effet de serre entraîne déjà une augmentation sensible des températures : 11 des 12 dernières années sont les plus chaudes jamais enregistrées depuis 1850, la température globale a augmenté en moyenne de 0.74°C depuis 100 ans. La fonte des glaces et la dilatation de l'eau (due à l'augmentation des températures) entraînent une hausse du niveau de la mer de 3mm par an. Selon les scénarios d'émissions en gaz, les modèles climatiques prévoient une augmentation de la température globale de 1.6 à 4°C. Cette augmentation variera fortement selon les régions (atteignant +8°C dans certains endroits), elle sera beaucoup plus forte aux pôles ce qui accélérera la fonte des glaces. Elle sera par ailleurs accompagnée par une hausse des extrêmes climatiques (sécheresse, tempêtes, pluies diluviennes). Un été équivalent à la canicule de 2003 apparaîtra en 2100 comme un été plutôt frais en France¹².

Une **crise des ressources naturelles** s'accroît aussi de jour en jour à cause d'une production irréfléchie. Entre 1930 et 1990 la production de Nickel a été multipliée par 40, celle d'aluminium par 118 et celle de chrome par 20. La consommation en eau a triplé depuis 1950, déjà aujourd'hui 55% des ressources d'eau accessibles en profondeur ou en surface sont utilisées dont 70% pour l'irrigation. Le pic de production de pétrole devrait être atteint en 2010 ou 2030 selon les experts¹³, conduisant rapidement à des tensions à la fois politiques (guerre) et sociales (augmentation des prix). Chaque année la surface des forêts tropicales qui disparaissent est égale en surface à la moitié du territoire Français (les estimations varient entre 60 000 km² à 410 000 km²). Les ressources alimentaires sont aussi menacées. Dans de nombreux pays du sud, les structures agricoles traditionnelles ont été déstructurées par les politiques de l'OMC et du FMI qui ont favorisées des grandes monocultures d'exportation au dépend de l'agriculture vivrière. Le nombre de malnutris chroniques est de 852 millions¹⁴, les récentes émeutes de la faim montrent que de plus en plus de populations pauvres n'accèdent plus aux denrées de base. Enfin la sur-pêche menace de nombreuses espèces de poissons, en 50 ans le tonnage des pêches a été multiplié par 5.

La crise de la biodiversité est le troisième élément de la crise écologique, elle est due à une disparition des habitats : selon l'UICN (l'Union Internationale pour la Conservation de la

¹¹ Comme tout corps la terre émet un rayonnement infrarouge proportionnel à sa température.

¹² Plus d'informations sont disponibles dans les rapports du GIEC (ou IPCC en Anglais)

¹³ Babusiaux D., Bauquis, P.R. (2005). *Anticiper la fin du pétrole*. Le Monde Diplomatique (Jan.)

¹⁴ Berthelo. J. (2005). *Plutôt que le protectionnisme, la souveraineté alimentaire*. Le Monde Diplomatique (Dec.)

nature), la faune sauvage en Afrique a perdu 60,3 % des forêts humides de son habitat d'origine; 59,2 % des savanes et des steppes; 58,4 % des forêts sèches ; 55,4 % des mangroves; 29,1 % des zones humides et 2,2 % des zones arides¹⁵. Les espèces disparaissent aussi à cause de la surexploitation des ressources: 34000 espèces sont inscrites sur la liste rouge de l'UICN comme étant menacées par les industries alimentaires, les industries du bois et l'industrie pharmaceutique. Selon la FAO, 75 % de la diversité génétique des plantes cultivées a été rayé de la carte, à cause des contraintes du marché et du poids des grands semenciers (Monsanto). 5000 à 25000 espèces disparaissent chaque année en Amazonie. La vitesse d'extinction est 100 à 1000 fois supérieure que celle qui prévalue lors des grandes extinctions (notamment celle qui a entraîné l'extinction des dinosaures). Outre les extinctions, les effectifs de beaucoup de populations naturelles diminuent, certaines espèces sans disparaître sont donc très fragilisées et on assiste ainsi à une diminution de la diversité génétique encore plus importante que celle la diversité spécifique (nombre d'espèces).

Enfin nous **connaissons une pollution globale** qui met en danger la santé humaine. L'activité industrielle et les transports entraînent une pollution de l'atmosphère, du sol et des eaux océaniques ou continentales. Les conséquences sur la santé sont dramatiques : entre 1950 et 1988, le taux de cancers aux USA a augmenté de 43.5% tuant 985 000 américains en 1988, 150 000 en France chaque année. Les 70 000 produits chimiques disséminés dans notre environnement et l'augmentation globale des pollutions n'y sont pas étrangers. La liste est longue : métaux lourds, hydrocarbures, amiante, mercure, PCB, DDT, nitrates, pesticides, ozone, sulfures, dioxines, éléments radioactifs divers due à l'industrie nucléaire (extraction de l'uranium, transport, enrichissement, maintenance des centrales, fuite et déchets), etc. Ces pollutions touchent tous le monde à travers les aliments que l'on mange, l'air que l'on respire et l'eau que l'on boit, mais l'action est surtout dramatique pour les travailleurs qui y sont exposés en permanence.

¹⁵ Zechini. A. (1998). *La nature en sursis*. Le Monde Diplomatique (Oct.)